

**Zeitschrift:** Film : revue suisse de cinéma  
**Herausgeber:** Fondation Ciné-Communication  
**Band:** - (2000)  
**Heft:** 6

**Artikel:** Léon Francioli, compositeur et contrebassiste  
**Autor:** Francioli, Léon / Gallaz, Christophe  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-932546>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 29.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Léon Francioli, compositeur et contrebassiste

**Né à Lausanne en 1946, Léon Francioli participe en 1982 à la création du quatuor BBFC (avec Jean-François Bovard, Daniel Bourquin et Olivier Clerc), qui rayonnera en Suisse et à l'étranger durant plus de quinze ans. Il poursuit aujourd'hui sa collaboration avec Daniel Bourquin sous l'étiquette des «Nouveaux Monstres», produisant notamment l'année dernière «Amnésie», spectacle mêlant l'exécution musicale à la projection simultanée de photographies tirées du fonds Magnum. Ce travail a fait l'objet d'un film réalisé par Pascal Magnin.**

Propos recueillis par Christophe Gallaz

«J'ai toujours vécu dans un environnement d'images. Elles sont le matériau qui me pousse le plus vivement au voyage intérieur, et dans la plus grande plénitude. Pourquoi? Parce qu'elles fabriquent en moi de la musique. Si je ne connaissais que la musique et ne pratiquais qu'elle, en ne m'entourant jamais d'images, ma solitude serait complète. Je ne serais que moi. Je serais autiste. D'ailleurs, la musique elle-même est seule au monde. Mais pour moi, le fait d'interpénétrer constamment la musique et les images, au gré d'un échange et d'une circulation quotidiens, me permet de rejoindre le monde et de savoir que j'en fais partie.»

«Je grappille les images partout, sous toutes leurs formes. Je les prends au cinéma, en tant que photographies, en tant que tableaux, dans les expositions ou dans la rue, et des thèmes musicaux me viennent aussitôt. L'autre jour, j'aperçois en plein Lausanne deux chiens faisant l'amour. Leurs propriétaires respectives sont deux femmes que je connais – des prostituées exerçant leur art dans mon quartier. Elles discutent avec un entrain si vif et si soutenu qu'elles ne s'aperçoivent pas du manège advenant au bout de leur laisse. A la fin de leur conversation, elles entreprennent de repartir chacune dans une direction opposée, mais c'est impos-

sible. Leurs bestioles restent soudées cul contre cul. Situation formidable. Image extraordinaire qui se traduit en moi, instantanément, puis de façon récurrente pendant des heures, jusqu'au lendemain, comme du tango.»

«J'aime les œuvres cinématographiques qui sont de la matière plastique, littéralement parlant – au sens où l'on dit «arts plastiques». Mon film de chevet est «La nuit du chasseur», datant de 1955, qui est la seule réalisation de l'acteur Charles Laughton. Je l'ai découvert au début de mon adolescence, au cinéma Bio, à Lausanne, vers l'âge de treize ou quatorze ans, et n'ai plus cessé de le revoir. A l'instar d'autres longs métrages («Les nuits de Cabiria» de Fellini, «Uccellacci e uccellini» de Pasolini, «La nuit des forains» de Bergman, «Citizen Kane» de Welles, une poignée d'autres), il me donne la possibilité de réinventer mon propre film à l'intérieur de celui qui se déroule à l'écran. Liberté formidable! Je peux détourner la figure du héros pour en faire un minable, ou l'inverse. Je peux décréter que tel canard aperçu sur une pelouse est en réalité le personnage principal du récit. Je peux tout décider. Comme dans certains tableaux de Chagall, je pourrais faire voler un cheval dans les cieux, et ce serait légitime. «La nuit du chasseur» est du cinéma qui non seulement se donne pour ce qu'il est, mais m'offre de quoi faire mon propre cinéma dans le sien. Qui m'offre de quoi *jouer* à proprement parler. Wenders, à côté de ça, chez qui tout semble accouché par la technique, et dont le moindre horizon filmé pourrait n'être décrit que par une longueur de focale, est inexistant.»

«Les images sont mon hygiène quotidienne. Presque toute ma musique, je la compose en regardant la cassette d'un film dont j'ai coupé le son, ou ce que je trouve à la télévision, par exemple la course cycliste Paris-Roubaix – une vraie procession, jusqu'au sens religieux du terme, sur des dizaines de kilomètres. Il m'arrive aussi d'appréhender certains textes à la façon d'images, comme ces quelques dizaines de pages extraordinaires dans lesquelles Schopenhauer décrit le vieillissement des femmes, sur un ton de cruauté parfaitement indéfendable: un vrai film en accéléré qui transforme à toute allure les jeunes filles en vieilles choses rabougries. Et pour moi, immédiatement, une musique tonale qui devient atonale, ou l'inverse, avec une association particulière d'instruments.»

«Mais rien de ce que je dis là n'est étonnant. Tous les grands cinéastes, de Godard à Jarmusch, en passant par les classiques, ont réalisé des bandes-son formidables. L'image sauve le son, ou le son sauve l'image, et les deux sauvent la vie». ■

Léon  
Francioli



Photo: Gérard Bassand